

Théâtre : *King Lear Syndrome ou les Mal élevés* d'après *Le roi Lear* de Shakespeare au TGP St Denis

Publié le 22 janvier 2021



© Simon Gosselin

Le TGP Saint-Denis met actuellement à l'honneur une pièce d'Elsa Granat, *King Lear Syndrome ou les Mal élevés*. Cette pièce adaptée du *Roi Lear* de Shakespeare s'attache davantage au mythe qu'à la littéralité même du texte. L'écriture fouillée d'Elsa Granat verse son œuvre dans une contemporanéité glaçante, transposant l'histoire du *roi Lear* à notre époque.

Elsa Granat a métamorphosé *le roi Lear* en mélangeant les accents de la vie moderne au sublime texte de Shakespeare. Elle nous montre, une fois de plus, l'extraordinaire modernité du *roi Lear* par-delà les siècles. En orchestrant ce savant dosage entre le texte original et la dramaturgie moderne, elle a su tirer profit de ce mythe devenu intemporel.

Le roi Lear, sentant la mort roder, souhaite diviser son royaume entre ses filles Goneril, Régane et Cordélia. La plus large part du royaume sera offerte à celle qui démontrera le mieux son amour paternel. Goneril et Régane usent de flagornerie afin d'être mieux servi. Cordélia, la cadette, fait montre de sincérité et de sobriété. Lear piqué dans son amour-propre déshérite Cordélia.

La transposition lumineuse de Elsa Granat présente un vieil homme récemment frappé par un AVC et souffrant de dégénérescence sénile. Ayant partagé ses biens avec ses filles, il erre désormais diminué dans leur sillage. Cette situation compliquée et difficile poussent les deux aînées à placer leur père dans un EHPAD. Se prenant pour King Lear, il affecte son entourage par une santé mentale chancelante. Elsa Granat appose un réalisme effrayant sur la situation des personnes âgées dans les EHPAD où la dignité est souvent mise à mal malgré la bonne volonté des personnels de ces établissements. Manque de moyens ou mauvaise formation, ces personnels, pas toujours adaptés, font ce qu'ils peuvent. Passant au crible la fin de vie de ces résidents, Elsa Granat nous livre un réquisitoire incisif sur ces établissements. Les anciens n'ont plus de place dans notre société totalement déshumanisée. Quelque peu marginalisés, ils vivent une décrépitude physique et mentale malgré les visites trop brèves de leurs proches.

Au-delà de cet état des lieux où la fin de vie apparaît comme un phénomène complexe à appréhender par notre société, le syndrome du King Lear, présente la douleur des familles à placer leur proche, devenu vulnérable, dans un tel établissement. Si la vie moderne ne permet plus guère de s'occuper de nos proches comme par le passé, les enfants demeurent tenaillés par la culpabilité qui les ronge en permanence.

Entre farce et fiction, Lear ne veut pas mourir donnant foi à cette devise que la vie se doit d'être la plus forte. La mise en scène enlevée d'Elsa Granat ponctue, à bon escient, certaines scènes par des chansons pop où Neil Young ou encore Deep Purple nourrissent avec bonheur le propos du spectacle. Si cette farce peut paraître gringante, il n'en demeure pas moins qu'elle offre un plaidoyer empreint d'une humanité débordante et d'un amour inconditionnel pour son prochain.

Laurent Schteiner